

Des fripons devenus honnêtes gens

Les prospérités du vice

Depuis le sociologue allemand Max Weber et son livre "*L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*", on se représente le capitalisme comme ascétique, rigoriste, autoritaire, puritain et patriarcal. Et, depuis près d'un siècle, on se trompe. Comme le montre la lecture et la redécouverte de Bernard Mandeville, médecin et philosophe du XVIII^e siècle, et de sa "*Fable des abeilles*".



Sun Yuan & Peng Yu. — "The World is a Fine Place for You to Fight For" (Le monde est un bel endroit qui mérite qu'on se batte pour lui), 2011 - Michele Alberto Sereni - Galleria Continua, San Gimignano / Beijing / Les Moulins / Habana

Intitulée *La Ruche murmurante* ou *Les Fripons devenus honnêtes gens* dans sa première version de 1705, *La Fable des abeilles* raconte l'histoire d'une ruche florissante où prospèrent non seulement tous les métiers, mais aussi et surtout tous les vices, la cause de sa prospérité tenant précisément à ce que tous ses habitants sont peu ou prou voleurs. Hantés par la culpabilité, ils décident de devenir honnêtes. Dès lors, les (très nombreuses) activités qui vivent du malheur d'autrui disparaissent, et la ruche dépérit. Le message est clair : pour faire le bonheur de vos concitoyens, soyez malhonnête et débarrassez-vous de tout scrupule... Bernard Mandeville développe pendant vingt-quatre ans, dans des dizaines de textes et des centaines de pages, les implications de ce qu'il appelle "*une espèce de conte mis en de mauvaises rimes*". Il en résulte un texte en plusieurs volumes intitulé *La Fable des abeilles ou Vices privés, vertus publiques*, bientôt traduit en français, grâce notamment à l'intérêt que lui porte Voltaire¹.

Les principes que Mandeville a volontairement et explicitement posés comme "*vicieux*" dans cette *Fable* de 1705 contribueront à réformer le monde avec la première révolution industrielle selon un esprit entièrement nouveau : celui du capitalisme.

Le sociologue Max Weber (1864-1920) en explique pour sa part le développement, au XVIII^e siècle, par l'influence de l'*ethos* protestant, découlant des doctrines de Martin Luther et de Jean Calvin.

Avec Luther, l'activité professionnelle serait devenue une tâche imposée par Dieu aux hommes. Conséquence de la réhabilitation de la vie laïque et du travail, l'exercice des métiers (manuels,

¹ Le texte d'origine compte 433 octosyllabes. En 1714 paraît une première édition de *La Fable des abeilles* avec des remarques qui commentent ce texte. En 1723 sort une deuxième édition avec de nouveaux ajouts. Une traduction entièrement révisée de cinq textes fondateurs écrits par Mandeville et initialement traduits en français dès 1740 a paru en 2017 chez Pocket dans la collection "Agora".

commerciaux, techniques...) s'élève à une dignité spirituelle jusqu'alors reconnue à la seule vocation des prêtres et des moines.

Avec Calvin, cette incitation au travail se trouve encore renforcée par la notion de prédestination, empruntée à saint Augustin et largement diffusée dans le monde protestant. Selon celle-ci, Dieu aurait choisi de toute éternité ceux qui seront damnés et ceux qui seront sauvés, sans qu'aucune intercession humaine y puisse rien changer. Cette prédestination serait restée pure source d'angoisse si elle n'avait été rendue quelque peu déchiffrable au cours de la vie terrestre par des signes, comme la réussite économique. Ce qui entraîne une règle de vie : amasser des richesses (indice possible de l'élection divine) sans en jouir (ce qui caractérisera le puritanisme). Cette obligation de réussite implique de se livrer à tout ce qui peut développer la production de marchandises, source de richesse, et, par voie de conséquence, de mettre en œuvre sa rationalisation instrumentale (invention de la comptabilité en partie double, recherches scientifiques en vue d'une utilisation optimale des techniques et des savoirs... autant de gages de constants gains de productivité). Une rationalisation qui, selon Weber, s'est diffusée de proche en proche au reste de la société.

"L'homme du diable"

Or un nom brille par son absence dans les minutieuses enquêtes menées par Weber sur les sectes protestantes du XVIIe et du début du XVIIIe siècle (le calvinisme, le piétisme, le méthodisme et le baptisme), celui d'un auteur majeur de cette époque, qui se réclamait pourtant du calvinisme et avait travaillé sur la formation de la richesse : Mandeville. Comme s'il avait voulu croire jusqu'au bout à la sainteté des créateurs du capitalisme, ce n'est qu'en 1920, juste avant sa mort, que Weber l'évoquera furtivement, au moment même où il lui apparaît que le capitalisme en vient à installer, de façon cynique, ce qu'il appelle une "cage d'acier" pour régir, en vue du seul profit, tous les aspects de la vie...

Pour Mandeville, traduit en allemand dès 1761 et retraduit à l'époque de Weber, le vice, et non la vertu, se trouve à l'origine de ce qu'on appellera capitalisme. Mieux, le vice, moteur initial, parce qu'il recherche d'emblée la richesse et la puissance, produit malgré lui de la vertu. Ce dont témoigne la maxime centrale de la *Fable* : "Les vices privés font la vertu publique", non seulement parce qu'ils brisent les entraves morales véhiculées par les histoires édifiantes colportées de génération en génération (Mandeville, médecin, était plus précisément "médecin de l'âme", c'est-à-dire "psy" comme on dirait aujourd'hui), mais aussi parce qu'en libérant les appétits ils apportent une opulence supposée ruisseler du haut en bas de la société. Ce qui promet le passage d'un état de pénurie à celui d'abondance. Aussi Mandeville n'hésite-t-il pas à dire que la guerre, le vol, la prostitution et la luxure, l'alcool et les drogues, la recherche féroce du gain, la pollution (pour employer un mot contemporain), le luxe, etc., contribuent en fait au bien commun. Tous ces vices s'expriment, comme il le répète dans une formule rituelle, "à l'avantage de la société civile".

Voyons par exemple ce que dans sa *Fable* il disait du vol. La conduite, rappelle-t-il, est répréhensible, mais aussitôt il ajoute :

"Le travail d'un million de personnes serait bientôt fini, s'il n'y en avait pas un autre million uniquement employé à consumer leurs travaux (...). Si l'on vole 500 ou 1 000 guinées à un vieil avare qui, riche de près de 100 000 livres sterling, n'en dépense que 50 par an, (...) il est certain qu'aussitôt cet argent volé vient à circuler dans le

commerce et que la nation gagne à ce vol. Elle en retire le même avantage que si une même somme venait d'un pieux archevêque l'ayant léguée au public."

Une fois cette logique acquise, on peut aisément poursuivre le raisonnement. Y aurait-il par exemple des avocats, donc des professeurs de droit, des universités de droit, des architectes pour en construire les bâtiments, s'il n'y avait pas de voleurs ? Toutes ces activités, qui contribuent éminemment au développement de la civilisation, on les doit nécessairement... au voleur. On comprend alors pourquoi le nom de Mandeville fut, à son époque, altéré en *Man Devil* ("l'homme du diable") et pourquoi ses œuvres furent condamnées en Angleterre, mises à l'index par l'Église et brûlées par le bourreau sur la place publique en France.

C'est précisément cette logique que suivent aujourd'hui les grands groupes de l'ère néolibérale : abus de position dominante, dumping et ventes forcées, délits d'initiés et spéculation, absorption et dépeçage de concurrents, faux bilans, manipulations comptables, fraude et évasion fiscales, détournements de crédits publics et marchés truqués, corruption et commissions occultes, enrichissement sans cause, surveillance et espionnage, chantage et délation, violation des réglementations du travail, falsification des données compromettant la santé publique, etc. Autant de pratiques de "contournement" de la loi qui illustrent parfaitement la pensée mandevillienne : puisque les "vices" produisent de la "vertu", autrement dit de la fortune ruisselante, alors allons-y sans vergogne !

Quand Mandeville affirme le bien-fondé de ce qui paraît un paradoxe, il opère rien de moins qu'un tournant dans la métaphysique occidentale. Il abandonne le projet augustinien d'aligner la cité des hommes sur le modèle de la cité céleste — une visée qui ne vaut que pour quelques saints égarés en ce monde — pour en proposer un autre qui, lui, vaut pour l'immense majorité des humains, plus vicieux que saints. En effet, Dieu, dans son immense bonté, a tout prévu : puisqu'un nouvel ordre supérieur aux précédents sortira de leurs vices, de leur concupiscence même, les hommes n'ont plus à se sentir coupables de leurs turpitudes ; bien au contraire, ils doivent les vivre sans honte.

Adam Smith (1723-1790), à qui l'on attribue généralement l'invention de ce nouveau système, répétera le principe du projet mandevillien en le "débarrassant" de sa dimension sulfureuse et provocatrice, et en le présentant sous l'aspect neutre et sérieux de la science. Ainsi, dans *La Richesse des nations*, il se garde d'utiliser le mot "vice" dans un sens positif et le remplace par un terme plus neutre, l'amour de soi (*self-love*). Smith saura aussi rassurer ceux qu'inquiète leur salut en postulant l'existence d'une Providence divine qui harmonise les égoïsmes privés : la fameuse "main invisible" du marché. Et l'on perd chez ce père du libéralisme ce que Mandeville formulait si crûment lorsqu'il exprimait la nouvelle morale sous une forme radicale en disant en substance :

"Soyez aussi avide, égoïste, dépensier pour votre propre plaisir que vous pourrez l'être, car ainsi vous ferez le mieux que vous puissiez faire pour la prospérité de votre nation et le bonheur de vos concitoyens."

Cette sophistique de la conversion des vices en vertus a non seulement permis la construction d'une nouvelle religion — celle du libéralisme anglais, où l'objectif divin se réalise en suivant scrupuleusement ses propres intérêts —, mais elle a aussi ouvert un nouveau champ philosophique, celui de l'utilitarisme, avec Jeremy Bentham puis John Stuart Mill. Un cap était franchi en affirmant qu'il n'y avait plus à se soucier de savoir si l'action était vertueuse à l'origine, du moment qu'elle le fût *in fine*. Une autre morale apparaît dès lors qu'on prend pour seul critère normatif les conséquences de l'action : l'utilitarisme va se caractériser par un oubli volontaire des causes et une valorisation des conséquences supposées, ce qu'on appelle depuis la fin des années 1950 le *conséquentialisme*.

Peu importe alors au nom de quoi on entreprend une action ; ce qui compte, c'est qu'elle soit présumée engendrer à l'arrivée plus de bonheur pour plus d'agents — le bonheur étant défini selon l'utilitarisme comme la maximisation des vices privés (ou, de manière plus affable, des plaisirs) et la minimisation des peines. Oui, mais pour qui ? Car ce calcul pragmatique s'est en réalité traduit par le développement d'une logique sacrificielle. Mandeville ne cesse de le dire : il faut que des pauvres soient sacrifiés en peinant et travaillant pour satisfaire aux plaisirs des riches. Il a d'ailleurs écrit un essai sur les maisons closes (*Vénus la populaire ou Apologie des maisons de joie*) selon la même "morale" : il faut que des femmes pauvres soient sacrifiées pour satisfaire aux plaisirs des hommes qui ont les moyens de se les offrir, mais aussi pour libérer les bourgeoises des trop brutales ardeurs masculines. Ce type de raisonnement nous conduit au cœur de l'anthropologie libérale.

Sous-couche perverse du capitalisme

Commencée avec Weber dès 1920, l'occultation de Mandeville s'est transmise aux générations suivantes. Ainsi, en France, les grands penseurs critiques des années 1960, nourris aux analyses wébériennes (*L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* est traduit en 1964), ignorent littéralement Mandeville (on ne trouve au mieux qu'une ou deux brèves mentions chez Pierre Bourdieu, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Michel Foucault ou Jacques Lacan). Ils n'ont pas vu que la sous-couche perverse était en passe de transpercer le paravent de la couche puritaine.

Quant à notre actuelle reine des abeilles, ne s'appellerait-elle pas, entre autres prétendants, Donald Trump, qui exhibe des ornements capillaires aussi jaunes que le corps de ces petites bêtes, et veut régner sur la ruche mondiale en hissant le mensonge, la triche, le reniement, l'insatiable fringale de profit, le saccage environnemental et l'insinuation salace au rang de principes directeurs de ses actes ² ?

En redonnant à la conception mandevillienne toute sa place et en se libérant du conte wébérien, on découvre que le célèbre "*nouvel esprit du capitalisme*", jouisseur et hédoniste, est peut-être beaucoup plus ancien qu'on ne le croit : il a été énoncé comme le programme original du capitalisme aux prémices mêmes de la première révolution industrielle...

□ Dany-Robert Dufour

Philosophe. Auteur notamment de *L'Individu qui vient... après le libéralisme*, Gallimard, coll. "Folio", Paris, 2015, et de l'ouvrage *Le Délire occidental*, Pocket, coll. "Agora", Paris, à paraître en février 2018.

En perspective

➤ **Aux sources morales de l'austérité** - Mona Chollet, mars 2012 - Des plans d'aide financière ont été consentis par l'Union européenne à la Grèce à condition que celle-ci accepte une "surveillance renforcée" de sa gestion budgétaire. Cela ne peut qu'aggraver un peu plus la récession dans un pays exsangue. L'obstination à préconiser la rigueur s'expliquerait-elle par des certitudes morales plus puissantes que la raison ?

² Cf. "**Donald Trump est la Reine des abeilles**", Contrepoint, 2 septembre 2017.

- **Imposture du capitalisme moral** - Yvon Quiniou, juillet 2010 - En pleine crise financière, les dirigeants des pays capitalistes tapaient du poing sur la table. Les plus audacieux en appelaient à une moralisation du capitalisme, par peur d'une mise en cause plus profonde du système. Depuis, les promesses ont disparu. Seule reste la mystification.
- **L'émergence des idées libérales** - François Chesnais, février 2008
- **Sade et l'esprit du néolibéralisme** - Patrick Vassort, août 2007 - Dans ses textes sulfureux, Sade (1740-1814) annonce l'avènement de la société productiviste. Son monde reflète le mécanisme de production, avec son organisation, ses représentations, ses symboles, ses différentes (...)